

## Études d'histoire religieuse



### L'historiographie diocésaine récente au Québec

Jean Panneton, *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002, 150 ans d'espérance*, Sillery, Septentrion, 2002, 259 p. 25 \$

Jean-Marc Robillard, dir., *Cent cinquante ans de vie ecclésiale : Le diocèse de Saint-Hyacinthe 1852-2002*, Sainte-Élisabeth d'Autray, Valiquette Éditeur, 2003, 486 p. 60 \$

Gaétan Godbout, *Église de Sainte-Anne, terre de promesses, 1951-2001*, [La Pocatière, Diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière], 2001, 209 p. 25 \$

Gérard Lajeunesse, dir., *Une Église se raconte : Saint-Jérôme, 1951-2001*, Outremont, Les Éditions Carte Blanche, 2001, 429 p. 20 \$

Fernand Harvey

---

Volume 72, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006590ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006590ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

#### ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cette note

Harvey, F. (2006). L'historiographie diocésaine récente au Québec / Jean Panneton, *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002, 150 ans d'espérance*, Sillery, Septentrion, 2002, 259 p. 25 \$ / Jean-Marc Robillard, dir., *Cent cinquante ans de vie ecclésiale : Le diocèse de Saint-Hyacinthe 1852-2002*, Sainte-Élisabeth d'Autray, Valiquette Éditeur, 2003, 486 p. 60 \$ / Gaétan Godbout, *Église de Sainte-Anne, terre de promesses, 1951-2001*, [La Pocatière, Diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière], 2001, 209 p. 25 \$ / Gérard Lajeunesse, dir., *Une Église se raconte : Saint-Jérôme, 1951-2001*, Outremont, Les Éditions Carte Blanche, 2001, 429 p. 20 \$. *Études d'histoire religieuse*, 72, 97-108.  
<https://doi.org/10.7202/1006590ar>

---

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis Inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## NOTE CRITIQUE

### L'historiographie diocésaine récente au Québec

Jean Panneton, *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002, 150 ans d'espérance*, Sillery, Septentrion, 2002, 259 p. 25 \$

Jean-Marc Robillard, dir., *Cent cinquante ans de vie ecclésiale : Le diocèse de Saint-Hyacinthe 1852-2002*, Sainte-Élisabeth d'Autray, Valiquette Éditeur, 2003, 486 p. 60 \$

Gaétan Godbout, *Église de Sainte-Anne, terre de promesses, 1951-2001*, [La Pocatière, Diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière], 2001, 209 p. 25 \$

Gérard Lajeunesse, dir., *Une Église se raconte : Saint-Jérôme, 1951-2001*, Outremont, Les Éditions Carte Blanche, 2001, 429 p. 20 \$

Le tournant de l'an 2000 a coïncidé avec un certain nombre de cinquantenaires ou de centenaires de fondation de diocèses catholiques québécois. D'une façon plus générale, l'historiographie des diocèses québécois s'est enrichie de plusieurs ouvrages de synthèse depuis les années 1990. Bon nombre de ces publications marquent un rapprochement entre l'histoire ecclésiastique et l'histoire universitaire, bien qu'on ne puisse trouver au Québec un courant historiographique équivalent à celui développé en France autour de l'histoire des diocèses<sup>1</sup>.

Quatre histoires de diocèses font ici l'objet d'une analyse particulière : Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Saint-Jérôme. Il importe, au départ, de tenir compte des intentions des auteurs de ces différentes synthèses. Leur objectif premier n'est pas de nature

---

<sup>1</sup> Fernand HARVEY, « Le diocèse catholique au Québec : un cadre territorial pour l'histoire sociale », *Les Cahiers des Dix*, no 56 (2002) : p. 53-59.

scientifique, mais mémorielle et pastorale comme l'indiquent d'ailleurs les titres ou sous-titres de ces publications. Les différents auteurs ont ainsi voulu rendre compte de l'évolution des structures diocésaines et de l'action centrale des différents évêques qui se sont succédé à la tête de ces communautés de croyants. Ces ouvrages accordent beaucoup d'importance, comme il se doit, à la période de l'évêque fondateur et aux institutions qu'il met en place à travers de multiples difficultés. On est également amené à saisir tout le contraste existant entre l'époque d'une Église triomphante au Québec et les profondes transformations survenues à la suite de la Révolution tranquille et de Vatican II. Le souci pastoral et la place centrale accordée aux laïcs s'imposent dans les derniers chapitres de ces ouvrages. Il est intéressant de noter que ces quatre synthèses peuvent se répartir en couple de deux, compte tenu de la date de fondation des différents diocèses. Les deux plus anciens, Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe, ont été créés en 1852, alors que les deux plus récents, Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Saint-Jérôme, l'ont été en 1951, à la suite de démembrements successifs d'une partie des diocèses de Québec et de Montréal.

\* \* \*

Jean Panneton signe l'ouvrage sur *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002*. L'histoire de ce diocèse est vue principalement à travers la personnalité et l'action de chacun des huit évêques qui s'y sont succédé. Comme le souligne à juste titre l'auteur, avant 1970, « éducation, hôpitaux, loisirs, question sociale, clubs sociaux, mœurs, rien ne se faisait dans tous ces domaines sans l'avis et les directives de Monseigneur » (p. 35). Cette histoire axée sur le leadership de l'évêque n'a pas pour autant empêché Jean Panneton de bien situer cette action dans son contexte. Ainsi, la création du diocèse de Trois-Rivières, en 1852, tout comme celui de Saint-Hyacinthe d'ailleurs, résulte de la reconnaissance par l'autorité civile, en 1844, d'une province ecclésiastique de Québec. L'évêque de Québec, devenu archevêque, pourra désormais créer de nouveaux diocèses sans obtenir l'approbation de la couronne anglaise.

La création du diocèse de Trois-Rivières ne s'est pas faite sans conflits. L'évêque fondateur, M<sup>gr</sup> Thomas Cooke, a dû faire face à l'hostilité d'une bonne partie de son clergé, demeuré fortement attaché au Séminaire de Nicolet et qui s'opposait à ce que Trois-Rivières, un petit bourg à l'époque, devienne le siège du nouveau diocèse au détriment de Nicolet. On comprend, dès lors, que la construction d'une cathédrale (1858) et d'un collège (1860) à Trois-Rivières ait pu soulever une vive opposition à Nicolet. En 1861, M<sup>gr</sup> Cooke fait appel à l'abbé François-Louis Laflèche, supérieur du Séminaire de Nicolet, pour l'aider dans sa tâche. Devenu deuxième évêque du diocèse (1870-1898), M<sup>gr</sup> Laflèche sauvera le diocèse du désastre économique grâce

à ses talents d'administrateur. Il réussira également à faire ériger le collège de Trois-Rivières en séminaire diocésain, en 1874, au grand dam des prêtres du Séminaire de Nicolet qui ne le lui pardonneront pas. Mais M<sup>gr</sup> Laflèche se fera connaître à l'échelle nationale, à partir de 1871, comme lieutenant de M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, évêque de Montréal et leader des ultramontains, en lutte contre le libéralisme et le clergé de Québec. Après la démission de M<sup>gr</sup> Bourget, en 1878, il se retrouve seul à la tête des troupes ultramontaines. Ce parti pris idéologique lui vaudra la perte de la partie la plus riche de son diocèse avec la création, en 1885, du diocèse de Nicolet. M<sup>gr</sup> Laflèche avait ainsi perdu 46 de ses 77 paroisses et parmi les plus prospères. Il faut se rappeler que la région de Trois-Rivières n'avait pas encore amorcé son développement vers la vallée du Saint-Maurice, lequel ne débute qu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

À la mort de M<sup>gr</sup> Laflèche, en 1898, le diocèse de Trois-Rivières ne comptait que 38 paroisses, en comparaison aux 57 paroisses du diocèse de Nicolet et aux 75 paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe. Le long épiscopat de M<sup>gr</sup> François-Xavier Cloutier (1899-1935) coïncide avec l'essor économique et industriel de la région de Trois-Rivières, désormais axée vers la Mauricie, et 32 nouvelles paroisses verront le jour sous son épiscopat. Selon Jean Panneton, on peut considérer M<sup>gr</sup> Cloutier comme le second fondateur du diocèse. C'est lui qui soutiendra les mouvements d'Action catholique, les syndicats catholiques, la presse catholique, les institutions d'enseignement, en plus d'attirer 17 communautés religieuses dans son diocèse. Moins flamboyant, son successeur, M<sup>gr</sup> Alfred-Odilon Comtois (1935-1945), est un homme d'étude qui se préoccupe davantage de contenu spirituel. Il donne un nouvel essor à l'Action catholique et se fait le promoteur d'un important congrès eucharistique, lequel attire 100 000 personnes à Trois-Rivières en 1941. Ce fut, en quelque sorte, l'apogée de l'Église triomphaliste.

Après le court épiscopat de M<sup>gr</sup> Maurice Roy (1945-1947), M<sup>gr</sup> Georges-Léon Pelletier inaugure un long épiscopat de 28 ans (1947-1975) qui sera marqué par le passage d'une Église institutionnelle dominante à une Église en pleine crise de sécularisation. Universitaire et fin lettré, M<sup>gr</sup> Pelletier poursuit dans un premier temps le développement de l'Église institutionnelle sous le règne de Maurice Duplessis : synode diocésain dominé par les clercs (1949), création d'un externat classique à Shawinigan (1949), d'une école normale (1959), projet d'une université à Trois-Rivières (1953), mise sur pied du Conseil des œuvres du diocèse (1953). Puis survient la Révolution tranquille au Québec et le concile Vatican II à Rome. D'abord partisan de la tendance conservatrice autour du cardinal Ottaviani, M<sup>gr</sup> Pelletier amorce sa « conversion » en faveur des réformes au sein de l'Église et à l'intérieur de son diocèse. On mesure toute l'étendue de ce virage en comparant le synode diocésain de 1950 où ne figurait aucun laïc et le concile diocésain qu'il

convoque en 1971 et qui réunira au cours des cinq années qui suivront une multitude de prêtres et de laïcs. Cette grande réalisation de son épiscopat ne met pas pour autant fin à la crise profonde que traverse l'Église diocésaine avec l'effondrement des effectifs du clergé et la prise en charge par l'État québécois des institutions d'enseignement de la région. Au moment où M<sup>gr</sup> Laurent Noël prend la relève (1975-1997), le diocèse de Trois-Rivières est déjà sorti de la problématique institutionnelle traditionnelle. Les nouvelles préoccupations s'orientent davantage vers la pastorale et l'institution d'un diaconat permanent pour suppléer au manque de prêtres. Ce rapprochement avec la communauté chrétienne se poursuit sous M<sup>gr</sup> Martin Veillette (1998- ).

Le livre que signe Jean Panneton inclut également un chapitre sur les communautés religieuses d'hommes et de femmes qui ont œuvré dans le diocèse, une liste des lieux de culte, un bref chapitre sur les médias catholiques régionaux ainsi que diverses autres informations utiles. Écrivant dans une langue vivante, l'auteur sait retenir notre attention et témoigne d'une bonne connaissance du contexte social dans lequel évolue la vie religieuse du diocèse de Trois-Rivières.

\* \* \*

Avec son imposante synthèse historique, *150 ans de vie ecclésiale : Le diocèse de Saint-Hyacinthe 1852-2002*, M<sup>gr</sup> Jean-Marie Robillard et son équipe de rédacteurs offre une vision saisissante de ce diocèse aussi ancien que celui de Trois-Rivières. Ce volume abondamment illustré comprend quatre chapitres ; le premier, après avoir rappelé les grandes lignes de l'histoire précédant la création du diocèse et avoir présenté une excellente analyse de l'évolution ses limites territoriales, est consacré, pour l'essentiel, à l'action des onze évêques qui s'y sont succédé ; le deuxième aborde la question de la paroisse, des origines à nos jours ; le troisième, intitulé « Une Église dans la mouvance de l'Esprit », se présente comme une série de témoignages à caractère pastoral signé par différents auteurs ; le dernier, « Témoins de l'Église », traite des communautés religieuses, des prêtres, des missionnaires et des institutions d'enseignement. De somptueuses sections en couleur sur le patrimoine religieux sont intercalées entre les chapitres et présentent les trésors du diocèse : églises classées, architecture religieuse, sacristies et vases sacrés, œuvres d'art. Un inventaire des plus utiles concernant les communautés religieuses d'hommes et de femmes qui ont œuvré dans le diocèse est présenté en annexe, de même que deux bibliographies.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser – compte tenu de la richesse du territoire agricole de cette région – les débuts du diocèse de Saint-Hyacinthe, tout comme ceux du diocèse de Trois-Rivières, n'ont pas été faciles, sur le

plan matériel tout au moins. L'évêque fondateur, M<sup>gr</sup> Jean-Charles Prince (1852-1860), un ancien directeur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, se préoccupe de développer des institutions d'enseignement au niveau primaire et supérieur dans son diocèse. À sa mort prématurée en 1860, beaucoup reste à faire sur le plan institutionnel et l'ancien collège qui lui servait d'évêché et de modeste cathédrale est détruit dans le grand feu qui rase une partie de la ville en 1854. Son successeur, M<sup>gr</sup> Joseph Larocque (1860-1866), aura également un règne assez bref à cause d'une santé défaillante. Le troisième évêque, M<sup>gr</sup> Charles La Rocque (1866-1875), n'aura pas la vie facile non plus, confronté après 14 ans d'existence du diocèse, à une dette de 11 000 louis. Il faut dire qu'au moment de sa fondation, le diocèse n'avait pu bénéficier d'une dotation du diocèse de Montréal, comme c'était alors la coutume, parce que M<sup>gr</sup> Bourget avait vu sa cathédrale et son évêché réduits en cendres par un incendie, en 1852. M<sup>gr</sup> La Rocque se verra obligé de vivre en exil dans la paroisse de Belœil, compte tenu de l'extrême pauvreté de ses moyens financiers.

Après ces deux premières décennies hérissées de difficultés multiples, le diocèse connaît un développement institutionnel plus stable sous le long épiscopat de M<sup>gr</sup> Louis-Zéphirin Moreau (1875-1901). Plusieurs communautés religieuses d'hommes et de femmes s'implantent dans le diocèse, principalement dans le domaine de l'enseignement. M<sup>gr</sup> Moreau réussit enfin à doter le diocèse d'une véritable cathédrale, inaugurée en juillet 1880, en plus de se préoccuper de spiritualité pour ses diocésains et de développer diverses associations pieuses ; on lui doit également la fondation, en 1874, d'une association de secours mutuels pour les ouvriers de Saint-Hyacinthe, l'Union Saint-Joseph. Après le bref intermède de M<sup>gr</sup> Maxime Decelles (1901-1905), M<sup>gr</sup> Alexis-Xyste Bernard (1905-1923) amorce un autre long épiscopat au cours duquel il devra procéder à d'importantes réparations pour consolider les fondations de la cathédrale. L'institution-phare du diocèse demeure le Séminaire de Saint-Hyacinthe dont le rayonnement s'étend à l'échelle nationale. Lors des célébrations du 100<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, en 1911, le Séminaire pouvait déjà s'enorgueillir d'avoir formé 300 prêtres, dont un prélat, cinq archevêques ou évêques, ainsi que 40 députés ou magistrats.

Sous M<sup>gr</sup> Fabien-Zoël Decelles (1924-1942), le diocèse, relativement prospère avec ses 73 paroisses, prend le virage de l'Action catholique en 1933. C'est aussi l'époque où l'on s'ouvre aux missions étrangères. Cette longue lignée d'évêques du Québec traditionnel s'achève avec l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Arthur Douville (1942-1967). Son parcours n'est pas sans rappeler celui de M<sup>gr</sup> Georges Pelletier (1947-1967). Voilà deux fins lettrés qui ont entrepris des études supérieures à Rome et qui verront leur épiscopat traversé par la plus importante mutation sociologique et culturelle qu'ait connue le Québec

avec la Révolution tranquille et Vatican II. Au cours de la première partie de son épiscopat, M<sup>gr</sup> Douville s'intéresse aux questions sociales et syndicales dans la perspective de la doctrine sociale de l'Église ; il organise également un congrès eucharistique à Saint-Hyacinthe, en 1944, à l'instar de celui de Trois-Rivières, en 1941 ; il voit à la construction d'un Grand Séminaire en 1952 et annonce par décret la fondation d'un externat classique à Granby en 1949 ; il tient un synode diocésain en 1949, en plus d'ouvrir une mission au Brésil. Puis surviennent les grands bouleversements des années 1960 qui l'obligent à une réorientation de son action pastorale. Mais ce septuagénaire n'est plus l'homme de la situation. Il démissionne en 1967.

Son successeur, M<sup>gr</sup> Albert Sanschagrin (1967-1979), imprégné de la pensée et du dynamisme du concile Vatican II, procède à une série de réformes : création d'une commission de vie sacerdotale, d'un comité d'art sacré, d'un Conseil diocésain des religieux, de zones pastorales et d'un conseil presbytéral. Il restaure également la fonction de diaconat permanent et s'ouvre à des ministères laïques, tout en étant préoccupé par la place des jeunes dans son Église. La même volonté de réforme et d'adaptation aux nouvelles conditions de l'Église diocésaine anime ses successeurs, M<sup>gr</sup> Louis-de-Gonzague Langevin (1979-1998) et M<sup>gr</sup> François Lapière (1998- ).

Comme c'est le cas pour la plupart des synthèses sur l'histoire des diocèses québécois, cet ouvrage sur l'histoire du diocèse de Saint-Hyacinthe accorde une importance centrale, mais non exclusive, à l'action des différents évêques qui s'y sont succédé. L'auteur du premier chapitre a pris le parti de faire parler les documents par l'insertion de longues citations. Cette méthode présente néanmoins l'inconvénient de briser le rythme du récit et d'accorder moins d'importance à l'analyse, l'explication et l'interprétation. On aurait aimé une conclusion plus élaborée des réalisations et des échecs de chacun des évêques. Par ailleurs, il est heureux que ce livre ait pu inclure la présence des communautés religieuses dans le cadre de différents chapitres, bien que le caractère juxtaposé de l'histoire de chacune ne permette pas une sociographie ou une analyse d'ensemble de leur action et de leurs réalisations. L'annexe les concernant vient heureusement combler en partie cette lacune. Quant aux quatre volets de l'ouvrage consacrés au patrimoine religieux, ils mériteraient de faire l'objet d'une publication distincte, compte tenu de leur intérêt et de la grande qualité de l'édition.

Il est par ailleurs intéressant de noter le caractère collectif de cette publication qui a mis à contribution 35 rédacteurs. Les responsables du projet ont aussi constitué un comité de financement qui a recueilli 70 000 \$ auprès de plus de 120 personnes, institutions, organismes et entreprises. Cette expérience de *Public History* n'est pas sans rappeler celle du chantier des histoires régionales de l'Institut national de la recherche scientifique.

*Église de Sainte-Anne, 1951-2001*, de Gaétan Godbout, rend compte de l'évolution d'un diocèse à forte dominance rurale qui vient s'insérer entre le diocèse de Québec et celui de Rimouski. Ce territoire, connu sous le nom de Côte-du-Sud, forme un rectangle qui s'étend de Berthier-sur-mer à Rivière-du-Loup, d'ouest en est, et du fleuve Saint-Laurent à la frontière américaine, du nord au sud, excluant cependant la vallée du Témiscouata qui demeure rattachée au diocèse de Rimouski. L'auteur raconte avec force détails les péripéties et les luttes ayant précédé la création de ce diocèse et la détermination de ses limites administratives. La rivalité entre La Pocatière, siège d'un important collège classique, et Rivière-du-Loup, ville industrielle qui cherche à s'imposer face à Rimouski, montre encore une fois toute l'importance des diocèses dans la vie civile et religieuse du Québec avant la Révolution tranquille. Gaétan Godbout insiste cependant davantage sur la personnalité de l'évêque fondateur, M<sup>gr</sup> Bruno Desrochers, et sur les efforts qu'il a déployés pour organiser son nouveau diocèse. Bien qu'il ait disposé d'une base solide avec le collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, tout restait à faire pour le reste : construction d'une cathédrale, d'un évêché, projet d'un grand séminaire, mise en place de structures pastorales... M<sup>gr</sup> Desrochers voulait également améliorer la formation de ses prêtres en orientant certains d'entre eux vers des études spécialisées, incluant les sciences sociales. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait confié au Centre de recherches en sociologie religieuse de la Faculté de théologie de l'Université Laval, le soin d'effectuer une enquête socioreligieuse dans son diocèse, en 1958. À cette époque tous les diocèses du Québec étaient à la veille de profondes transformations pastorales.

Personnalité plus discrète, M<sup>gr</sup> Charles-Henri Lévesque succède à M<sup>gr</sup> Desrochers, de 1968 à 1984, et entreprend de mettre en œuvre les décrets conciliaires de Vatican II. Il se voit également confronté à l'épineux problème de la mission diocésaine au Nicaragua, menacée par la junte militaire, en 1969. C'est également à cette époque que le nombre de prêtres atteint un sommet dans le diocèse, soit 225 en 1967 avec une moyenne d'âge de 47 ans. En 2000, les effectifs avaient fondu à près de la moitié, soit 121 prêtres avec une moyenne d'âge de 66 ans. On comprend mieux l'action de M<sup>gr</sup> André Gaumond, évêque du diocèse de 1985 à 1995, qui prendra plusieurs mesures pour impliquer les laïcs et les femmes dans l'Église.

L'ouvrage de Gaétan Godbout sur le diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière puise abondamment dans les archives diocésaines. L'histoire administrative domine dans cet ouvrage, tout en laissant beaucoup de place à la personnalité des évêques. Certains détails chronologiques à caractère administratif auraient pu être renvoyés en note infrapaginale pour une meilleure



lecture de l'argumentation principale. Il aurait aussi été intéressant que l'auteur puise dans la synthèse de *l'Histoire de la Côte-du-Sud* (IQRC, 1993) pour faire le lien entre l'histoire religieuse du diocèse et l'histoire socio-économique de la région. Cette première synthèse a néanmoins le mérite de jeter les bases de futures analyses en histoire religieuse régionale.

\* \* \*

*Une Église se raconte. Saint Jérôme*, de Gérard Lajeunesse, est consacré à l'histoire de ce diocèse, depuis sa fondation en 1951 jusqu'en 2001. Créé à la suite du démembrement d'une partie du diocèse de Montréal, le nouveau territoire regroupe alors 80 000 fidèles, 41 paroisses, 131 prêtres, dont 111 séculiers, 142 frères et 445 religieuses et compte un collège classique (Séminaire de Sainte-Thérèse), une école normale et un hôpital. Ses limites, plus modestes que celles rêvées au XIX<sup>e</sup> siècle par le curé Antoine Labelle, s'étendent de la Rivière-des-Prairies à Val Morin et Huberdeau, au nord, et de Lachenaie à Calumet, d'est en ouest. L'évêque-fondateur, M<sup>gr</sup> Émilien Frenette, occupe une place centrale dans l'histoire de ce diocèse, compte tenu de son long épiscopat (1951-1971). Avant sa nomination, il avait bénéficié d'un séjour d'études de deux ans à l'Institut catholique de Paris où il avait complété une formation en lettres, en pédagogie et en sciences sociales. Plus ouvert au changement que son archevêque et voisin, le cardinal Paul-Émile Léger, il n'a pas craint de patronner une vaste enquête sociologique sur les structures sous-régionales de son diocèse, réalisée par les sociologues Fernand Dumont et Yves Martin de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Rappelons que le diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière avait commandé une enquête semblable à l'Université Laval à la même époque. Cependant, contrairement au diocèse de La Pocatière aux caractéristiques rurales relativement homogènes, l'enquête sur le diocèse de Saint-Jérôme allait révéler un territoire constitué de zones hétéroclites où les ruraux et les urbains ne répondaient pas de la même manière aux initiatives pastorales de l'évêque.

Selon l'auteur de cette synthèse, l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Frenette fut une époque de bouillonnement permanent, alors que se multiplient diverses initiatives pastorales et sociales autour de personnalités fortes comme les abbés Jacques Grand'Maison, Paul Manseau et Maurice Matte. Milieu rural et milieu ouvrier s'entrecroisent dans cette période de profonds bouleversements sociaux et de remise en question de l'engagement chrétien. La Grande Mission, lancée en 1959 dans la foulée d'expériences analogues dans quatre diocèses français, semble s'être déroulée dans une certaine confusion en ce qui concerne les objectifs poursuivis. Quant à la laïcisation des institutions engendrée par la réforme scolaire au Québec, elle n'apparaît problématique que dans le cas du Séminaire de Sainte-Thérèse, transformé en CÉGEP,

privant ainsi le diocèse d'un lieu de recrutement pour les futurs prêtres, d'ailleurs de moins en moins nombreux.

Au cours de la période postérieure à 1971, trois évêques se succèdent à la tête d'un diocèse en transformation rapide : M<sup>gr</sup> Bernard Hubert (1971-1977), M<sup>gr</sup> Charles Valois (1977-1997) et M<sup>gr</sup> Gilles Cazabon (1998- ). La vieille structure industrielle de Saint-Jérôme est en déclin comme le confirment la fermeture de l'usine textile de la Regent Knitting en 1974 et l'épopée auto-gestionnaire de Tricofil qui suit (1977-1982), où le clergé local s'implique fortement. Par ailleurs, le développement de nouvelles banlieues dans l'axe Terrebonne-Sainte-Thérèse-Saint-Eustache rend encore plus complexe l'action pastorale dans cette zone hétéroclite à forte mobilité géographique. Les laïcs occupent une place de plus en plus importante dans un contexte de redéfinition de l'action pastorale. C'est particulièrement le cas des femmes laïques. En 1993, le diocèse comptait 102 prêtres, dont 26 retraités et 46 au seuil de la retraite. On comprend, dès lors, l'importance des agents de pastorale laïcs au nombre de 163, dont 80 % de femmes.

Le livre sur l'histoire du diocèse de Saint-Jérôme, outre les chapitres consacrés à l'action pastorale des évêques et de leurs collaborateurs clercs et laïcs, comprend également un chapitre sur les paroisses, missions et autres lieux de culte du diocèse, un chapitre sur les communautés religieuses d'hommes et de femmes, ainsi que divers appendices. L'auteur a, certes, fait œuvre utile en réunissant l'ensemble des données retraçant l'évolution de ce diocèse de création relativement récente. La structure générale de l'ouvrage laisse néanmoins une impression d'éclatement et le fil de l'argumentation est parfois touffu avec un va-et-vient entre les sujets et les périodes. Le recours à l'*Histoire des Laurentides* de Serge Laurin (1989) aurait été fort utile pour une meilleure mise en contexte de l'histoire du diocèse par rapport à l'histoire de la région. Il n'en demeure pas moins que l'histoire du diocèse de Saint-Jérôme est l'une des plus intéressantes pour la période de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle au Québec, compte tenu de la qualité des acteurs impliqués et des enjeux sociaux et religieux en cause.

\* \* \*

Au terme de l'analyse de ces quatre synthèses qui s'inscrivent dans l'historiographie diocésaine récente au Québec, il convient de dégager certaines perspectives générales. La plupart des diocèses du Québec possèdent maintenant au moins une première synthèse de leur histoire, à l'exception des diocèses de Québec, Saint-Jean-Longueuil, Joliette et Sherbrooke<sup>2</sup>. Ces ouvrages d'inégale valeur ont le grand mérite d'avoir déblayé le terrain

---

<sup>2</sup> Fernand HARVEY, *op. cit.*, p. 55-56, 104-124.

pour des études ultérieures plus approfondies. L'histoire institutionnelle administrative domine, comme il se doit, ces vues d'ensemble, mais on y trouve une mine de renseignements concernant divers aspects de la vie religieuse régionale au Québec. Plusieurs thèmes de recherche se prêteraient bien à des études spécialisées en prenant comme base le cadre territorial diocésain, tant au niveau proprement religieux que civil, particulièrement avant la Révolution tranquille. Ainsi, bien que nous disposions de quelques bonnes biographies de certains évêques<sup>3</sup>, il conviendrait de s'intéresser de façon plus systématique aux évêques comme acteurs et bâtisseurs des institutions régionales. Une sociographie des évêques permettrait aussi sans doute d'en dégager un certain profil d'ensemble. Le choix de l'évêque pour un diocèse ne relève pas du hasard ou des circonstances ; plusieurs futurs évêques ont d'abord poursuivi des études supérieures en théologie ou en droit canonique au Québec, en France ou surtout à Rome ; à partir des années 1950, quelques-uns ont aussi reçu une formation en sciences sociales en France ; ils ont œuvré comme prêtres et enseignants dans les séminaires et les collèges classiques de l'époque et se sont initiés à l'administration dans les chancelleries diocésaines à titre de vicaires généraux ou de coadjuteurs. Les sujets de thèse ne manquent pas sur les évêques québécois des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ces leaders régionaux d'avant la Révolution tranquille. À quand une sociologie historique de l'épiscopat québécois, maintenant que nous disposons de l'excellent *Dictionnaire biographique de évêques catholiques du Canada*, de Jean LeBlanc<sup>4</sup> ?

Le cadre diocésain se prêterait bien également à l'étude de l'action des communautés religieuses d'hommes et de femmes dans le domaine de l'éducation, de la santé et des services sociaux. La publication de l'importante synthèse de Guy Laperrière sur l'histoire des congrégations religieuses originaire de France et implantées au Québec entre 1880 et 1914 constitue une base solide pour des analyses régionales plus spécifiques<sup>5</sup>. Par ailleurs, une histoire diocésaine de la pastorale, déjà esquissée dans ces histoires diocésaines, pourrait être approfondie et mise en relation avec une histoire

<sup>3</sup> Par exemple : Gilles CHAUSSÉ, *Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal*, Montréal, Fides, 1980, 275 p. ; Nive VOISINE, *Louis-François Lafleche, deuxième évêque de Trois-Rivières*, Saint-Hyacinthe, Édisem, 1980, 320 p. ; Laval LAVOIE, *Monseigneur François-Xavier Ross, libérateur de la Gaspésie*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1989, 295 p. ; Noël BÉLANGER, *M<sup>gr</sup> Georges Courchesne, 1880-1950*, Rimouski, 2000, 223 p.

<sup>4</sup> Jean LEBLANC, *Dictionnaire biographique des évêques catholiques du Canada, 1658-2002*, Montréal, Wilson & Lafleur, 2002, 881 p. À titre d'exemple, une analyse comparée des évêchés de M<sup>gr</sup> Douville de Saint-Hyacinthe (1942-1967) et de M<sup>gr</sup> Pelletier de Trois-Rivières (1947-1975) serait des plus intéressantes. Il en va de même des transformations de l'action épiscopale après Vatican II.

<sup>5</sup> Guy LAPERRIÈRE, *Les congrégations religieuses : de la France au Québec, 1880-1914*, 3 vols, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996-2005.

des pratiques religieuses des fidèles, jusqu'ici relativement absente des histoires de diocèses<sup>6</sup>.

L'historiographie des diocèses pourrait enfin apporter une contribution essentielle à l'histoire du Québec vue sous l'angle des régions puisque ce niveau d'analyse permet une lecture plus fine des mutations de la vie religieuse, sociale et culturelle de la société québécoise, avant et après la période de la Révolution tranquille. Il est plausible de penser que les transformations rapides du Québec ne se sont pas faites au même rythme dans toutes les régions. Le diocèse apparaît à cet égard comme un point d'observation privilégié, au moins jusqu'aux années 1970. Et que dire de l'impact du concile Vatican II sur la transformation en profondeur des Églises diocésaines ?

De son côté, l'historiographie régionale, qui s'est intéressée jusqu'ici à l'histoire administrative des diocèses dans le cadre des synthèses d'histoires régionales, pourrait s'intéresser davantage à l'évolution de la spiritualité et des pratiques religieuses, comme l'y invite Christine Hudon<sup>7</sup>.

Toutes ces remarques et pistes de recherche laissent entendre que l'historiographie des diocèses en est encore à ses débuts au Québec. Les quatre synthèses analysées dans cette note critique, ainsi que toutes celles publiées depuis une décennie à l'occasion des anniversaires de la fondation des différents diocèses, ont permis un premier déblayage du terrain en termes d'analyse factuelle. On y trouve également certains éléments d'explication et de mise en contexte, mais rarement des interprétations d'ensemble de l'évolution d'un diocèse ou de l'action d'un évêque. Il faut dire que l'approche par épiscopat qui a été retenue dans la plupart des cas rend difficile une analyse par période plus large et plus significative, d'autant plus que certains évêques n'ont été que quelques années à la tête de leur diocèse. De plus, l'intention première de ces ouvrages – qui est de célébrer une mémoire collective dans un esprit de foi – rend difficile toute distance critique par rapport aux réalisations et aux échecs d'un évêque. L'accent est plutôt mis sur les vertus différentes de l'un ou de l'autre.

Quant à l'histoire institutionnelle des diocèses, elle est loin d'être complétée. Au-delà des descriptions cumulatives de la présence des congrégations religieuses ou de l'évolution de chacune des paroisses, il faudrait sans doute

---

<sup>6</sup> Voir, par exemple : Christine HUDON, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996, 469 p. ; René HARDY, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, 284 p. (concerne les diocèses de Trois-Rivières, Québec et Montréal). Louis ROUSSEAU et Frank W. REMIGGI, *Atlas historique des pratiques religieuses : le Sud-Ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 235 p.

<sup>7</sup> Christine HUDON, « L'histoire religieuse des régions du Québec. Bilan et perspectives », *SCHÉC, Études d'histoire religieuse*, 67 (2001) : p. 38-41.

procéder à une analyse sociographique permettant de dégager des tendances et une évolution. Des comparaisons entre les diocèses seraient également éclairantes, tant pour l'histoire religieuse que pour l'histoire culturelle et sociale du Québec<sup>8</sup>.

Il importe, néanmoins de reconnaître le travail de pionnier des auteurs de ces synthèses d'histoires diocésaines, travail trop souvent méconnu dans les milieux de la recherche historique. Le vaste chantier de l'historiographie diocésaine est maintenant mieux balisé.

Fernand Harvey  
INRS-Urbanisation, Culture et Société  
Québec

---

<sup>8</sup> Signalons l'étude pionnière de Gilles Routhier sur l'organisation politique et administrative contemporaine du diocèse de Québec, réalisée à partir de sources documentaires et d'une enquête par questionnaire : Gilles ROUTHIER, *Les pouvoirs dans l'Église. Étude du gouvernement d'une Église locale : l'Église de Québec*, Montréal, Éditions Paulines, 1993, 523 p.